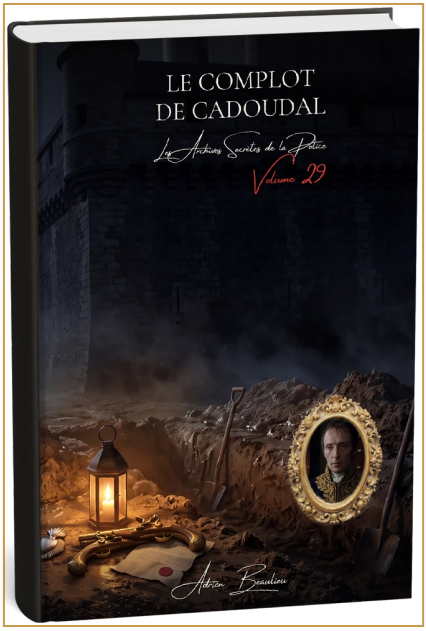
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

*Les Archives Secrètes de la Police · Tome X : L'Œil de l'Empereur*




# Le Complot de Cadoudal

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

## 1. Ce qu’on retient

Il y a, dans la vie des institutions comme dans celle des hommes, des années où l’on paraît ne rien faire et où se décide pourtant tout — et l’historien qui les néglige parce qu’elles n’offrent ni bataille ni loi manque précisément le moment où le sort se prépare. L’an onze de la République et le commencement de l’an douze furent, pour la police de Paris, une de ces années-là. Elle n’avait plus de ministre ; elle n’en fut jamais si occupée. Elle n’avait plus de chef unique ; elle n’obéit jamais à tant de mains. Et l’homme qui, dans ces archives, aura bientôt tout gouverné, passa ces mois-là à sa campagne, occupé de ses arbres, sans autre pouvoir que celui, qui ne s’inscrit sur aucun état d’appointements, de savoir attendre.

Il faut, pour comprendre ce volume, poser d’abord ce qui n’existait plus. Le ministère de la Police générale, dont ces archives ont raconté la naissance sous le Directoire et l’apogée sous le Consulat, avait cessé d’exister le 15 septembre 1802 : on l’avait réuni à la Justice, et ses attributions, qu’un seul homme tenait naguère dans sa main comme on tient les rênes d’un attelage, se trouvaient désormais partagées entre trois. Le grand juge Régnier, ministre de la Justice, en avait l’autorité de principe ; le conseiller d’État Réal en conduisait le détail, la sûreté générale, les interrogatoires ; le préfet Dubois en tenait la part parisienne, les rues, les garnis, les barrières. Trois hommes de mérite, et trois est un mauvais nombre pour une police, parce qu’une chose sue par trois est une chose que chacun croit que l’autre garde, et qu’une responsabilité divisée en trois est une responsabilité que nul

ne se hâte de prendre. J'aurai à montrer, dans les chapitres qui viennent, ce que ce partage laissa passer ; qu'il me suffise, pour l'instant, d'en donner une image, prise sur le vif d'un rapport que j'ai retrouvé. Un jour de cet automne-là, un billet signalant des mouvements suspects sur la côte du Pas-de-Calais arriva au cabinet du grand juge. Régnier, qui était homme de dossiers avant d'être homme de police, le lut, le trouva vague, et le fit porter au conseiller d'État Réal, avec un mot en marge : pour ce qui relève de la sûreté générale. Réal le lut à son tour, jugea que si mouvement il y avait sur une côte, c'était affaire de gendarmerie et de préfecture maritime plutôt que de son bureau, et le renvoya vers la préfecture de police de Paris — laquelle n'avait, sur une côte de la Manche, aucune juridiction, et le classa poliment comme ne la regardant point. Le billet fit ainsi le tour des trois maisons en une quinzaine, chacune le trouvant sérieux assez pour ne pas le détruire, aucune assez pour le garder ; et il finit dans un carton où je l'ai lu, trente ans après, avec la mention, d'une main que je n'ai pas identifiée : à suivre — deux mots qui, dans une police bien tenue, veulent dire qu'on suivra, et qui, dans une police à trois têtes, veulent dire que personne ne suivra.

Voilà ce que le partage laissait passer : non par sottise — les trois hommes étaient habiles —, mais parce qu'une chose qui est l'affaire de trois maisons n'est vraiment l'affaire d'aucune, et qu'un royaume ennemi, de l'autre côté de la Manche, comptait précisément là-dessus. On verra qu'il avait raison de compter, et qu'il fallut, pour rattraper ces quinzaines perdues, la peur d'un condamné et la corde d'un désespéré.

Il y avait pourtant, dans ce désordre à trois têtes, un fil qui ne s'était pas rompu, et il est juste de le nommer ici, car il tiendra sa

place dans tout ce récit : la division de la sûreté, la vieille police secrète, celle des observateurs et des dossiers, avait gardé le même chef à travers la suppression du ministère. Desmarest était resté. On avait défait la maison au-dessus de lui, on avait réparti les autorités, on avait changé les enseignes ; lui, dans son bureau de la rue neuve Saint-Augustin, avait continué de recevoir ses rapports, de tenir ses cartons, d'entretenir ses hommes — parce qu'une chose est de supprimer un ministère, autre chose de supprimer une mémoire, et que la mémoire d'une police est précisément ce qu'aucun décret ne sait abolir. C'est par lui, on le verra, que passeront la plupart des fils ; c'est à lui que l'homme d'Aix, de sa campagne, laissait entendre ce qu'il voulait qu'on sût ; c'est lui, enfin, qui envoyait à un vieil inspecteur retiré des sottises de loyer, non par charité, mais parce qu'un homme qui garde la mémoire d'une maison garde aussi le compte de ses meilleures oreilles, et n'aime pas les laisser se perdre. Retenez ce nom sans emphase : Desmarest ne fera jamais de bruit dans ces pages ; il n'en fit jamais dans la réalité, et c'est à cela qu'on reconnaît les hommes dont la fonction est de tout savoir sans qu'on sache qu'ils savent.

Quant à l'homme d'Aix — car c'est ainsi qu'on désignait alors le sénateur pourvu de la sénatorerie de cette ville, l'ancien ministre qu'on avait remercié —, il vivait dans une retraite dont il faut se garder de croire qu'elle fût un exil. Il resta, dit une source que je tiens pour sûre, vingt mois éloigné des affaires, non sans en retenir tous les fils , tant à sa campagne qu'à Paris, en conservant des relations avec les hommes marquants des divers partis. Il savait qu'on le surveillait — le maître qui l'avait écarté n'était pas homme à écarter sans surveiller — et il agissait en conséquence, c'est-à-dire qu'il se laissait surveiller de telle manière qu'on ne vît de lui que ce qu'il voulait qu'on en vît. Le

lecteur retiendra ce détail, qui gouverne tout le reste : dans cette Époque où la police apprenait à choisir ce qu'elle rendait de ce qu'elle savait, il se trouvait un homme, hors de toute charge, qui avait poussé cet art un cran plus loin, et qui choisissait ce qu'il laissait savoir de lui-même. On appelait cela, aux Tuileries, de la disgrâce. On se trompait de mot.

Ce fut par une nuit d'août, sous une falaise de la côte normande qu'on nomme Biville, que commença ce que ce volume a charge de raconter — et je le raconte comme je l'ai su, c'est-à-dire non pas de la falaise même, où nul de mes témoins ne se trouvait, mais des pièces qui, plus tard, la reconstituèrent. Un cotre anglais mouilla au large ; une barque déposa des hommes au pied de la roche ; et ces hommes montèrent, dans le noir, une paroi de craie d'une centaine de pieds, au moyen d'une corde à nœuds qu'un guetteur, en haut, avait fixée le soir même — les gens du pays appelaient cette corde l'estamperche, et des complices normands, une lanterne masquée à la main, guidaient la manœuvre depuis le sommet. La manœuvre était réglée comme une manœuvre de marin, ce qu'elle était : en haut de la falaise, un jeune homme du pays — un nommé Troche, dont le nom reviendra parce que les guides finissent toujours par payer plus cher que ceux qu'ils guident — tenait la lanterne masquée et ne la découvrait qu'à l'instant convenu, le temps d'un signe, avant de la couvrir de nouveau.

— Encore combien ? souffla-t-il vers le bord, quand la première tête parut au ras de la roche.

— Sept, répondit une voix d'en bas, essoufflée. Et le gros en dernier, il monte comme une armoire.

Le « gros » monta comme le reste, sans un mot de plus que les autres, et se tint un moment au sommet à reprendre son souffle en regardant, non pas la mer d'où il venait, mais la terre où il rentrait — de l'air d'un homme qui vérifie une chose qu'il a laissée et qu'il retrouve changée. C'était un Breton d'une force réputée herculéenne, qui avait fait toutes les guerres de l'Ouest et qui revenait, après une paix qu'il n'avait pas signée dans son cœur, pour une entreprise dont ce livre suivra le fil jusqu'à l'échafaud. Il s'appelait Georges Cadoudal. Mais son nom, cette nuit-là, ne franchit pas la falaise ; il faudra des mois, et une chaîne de hasards et de peurs, pour qu'il parvienne jusqu'aux trois maisons qui se partageaient le soin de le connaître, et qui l'ignoraient toutes trois.

Les sept hommes ne restèrent pas ensemble ; c'est la première règle de ces entreprises, et Georges la connaissait mieux que personne. Avant l'aube, ils s'étaient dispersés par les chemins creux du pays de Caux, deux par deux, confiés à des relais que des années de guerre de l'Ouest avaient tissés de ferme en ferme et d'auberge en auberge — un monde souterrain de gens qui n'avaient jamais signé la paix, qui cachaient un homme comme on cache un sac de grain à la réquisition, par habitude et par fidélité mêlées, sans toujours savoir qui ils cachaient. Une femme d'une de ces fermes, qu'on interrogea beaucoup plus tard et qui n'avait rien à cacher parce qu'elle n'avait rien su, dit une phrase que j'ai gardée : On nous demandait le pain et le foin, on ne nous demandait pas les noms ; et nous, on ne demandait pas non plus. Toute la difficulté de la traque qui va suivre tient dans cette phrase : on ne remonte pas une chaîne dont chaque maillon ignore le suivant, à moins qu'un maillon, quelque part, n'ait peur — et la peur, on le verra, fut le seul outil qui vînt à bout de ce que la ruse n'entamait pas.

Georges gagna Paris de la sorte, par relais, en une dizaine de jours, et s'y logea. On sait aujourd'hui où — l'instruction l'établit plus tard, rue par rue, maison par maison — mais on ne le sut pas alors, et c'est le point. Un homme de sa carrure, au visage connu de la moitié des chouans de France, dormit des semaines dans une ville qui comptait plus d'espions au pied carré qu'aucune capitale d'Europe, et dont aucun espion ne le vit, pour la simple raison qu'aucun ne le cherchait à cette adresse-là ni à aucune autre. Ses logeurs successifs — car il changeait souvent, c'était sa prudence — le prirent pour ce qu'il se donnait : un négociant de province, un homme de l'Ouest venu pour ses affaires, taciturne et bon payeur. L'un d'eux déclara plus tard, avec cette candeur des gens qu'on interroge après coup, qu'il l'avait trouvé « bien tranquille pour un homme qui remuait tant d'argent », et qu'il ne s'était étonné de rien, parce qu'à Paris, sous le Consulat, un homme qui payait comptant et ne faisait pas de bruit était précisément l'homme dont on ne s'étonnait pas. La ville avait appris la discrétion à la dure école de dix ans de tourmente ; elle ne posait plus de questions ; et cette vertu nouvelle, dont la police se félicitait quand elle servait l'ordre, servait ce jour-là celui qui venait le renverser. C'est une chose que j'ai souvent trouvée dans ces archives, et que je livre au lecteur pour ce qu'elle vaut : les qualités qu'un pouvoir cultive dans un peuple ne lui appartiennent jamais tout à fait, et il arrive qu'elles arment sa main droite pour frapper sa gauche.

Je m'arrête un instant sur cette ignorance, car elle est le vrai sujet de mon premier chapitre. On s'imagine volontiers, quand on lit après coup l'histoire d'une conspiration, que la police la suit dès son premier pas, tapie dans l'ombre, patiente. La vérité est plus humble et plus inquiétante : pendant des semaines, l'homme le plus recherché de France dormit dans Paris sans que Paris s'en doutât, parce qu'il n'y

avait plus personne dont ce fût, en propre, la charge de le chercher. Le grand juge jugeait ; le conseiller d'État instruisait ce qu'on lui portait ; le préfet réglait les fiacres et les garnis. Nul des trois ne se leva un matin en se disant : c'est à moi de savoir qui débarque la nuit sous les falaises. On l'apprendrait ; mais on l'apprendrait tard, et par le plus bas de l'échelle, par un homme qu'on allait conduire à la mort et qui, pour la retarder d'une heure, dirait ce qu'il savait.

De ces trois maisons, une seule comptait un homme qui eût le tempérament de la chose : le conseiller d'État Réal. Je l'ai connu plus tard, quand il fut préfet de police lui-même, et je puis dire qu'il avait, plus qu'aucun de ses deux collègues, ce mélange de patience et de flair qui fait les bons limiers d'État. Mais il était, cet automne-là, pris dans mille affaires à la fois, la police n'étant pour lui qu'une charge parmi d'autres, et il traitait ce qui lui venait à la file, sans hiérarchie, parce que rien ne lui disait encore lequel de ses dossiers portait la mort d'un régime et lequel une affaire de faux-monnayeurs. Un de ses secrétaires m'a raconté qu'il lui arriva, cet automne-là, de dicter dans la même heure un ordre sur des jeux clandestins, une note sur un journal à surveiller, et un accusé de réception d'un rapport de côte qu'il renvoyait ailleurs — les trois du même ton, aucun ne pesant, dans sa voix, plus lourd que l'autre. « Le malheur des affaires d'État, m'a dit ce secrétaire, c'est qu'elles arrivent habillées comme les autres. On ne les reconnaît qu'au sang qu'elles coûtent, et alors il est trop tard pour les avoir traitées à part. » Réal apprendrait, lui aussi, à reconnaître celle-ci ; mais il l'apprendrait, comme tout le monde, par la bouche d'un condamné, en janvier, quand trois débarquements auraient déjà eu le temps de se faire.

Aux Halles, où rien de tout cela n'était encore parvenu — mais où l'on savait, comme toujours, une foule d'autres choses que la police ignorait —, une femme de cinquante-huit ans tenait son banc comme elle l'avait tenu sous le roi, sous la Convention, sous le Directoire et sous le Consul, avec cette continuité qui faisait d'elle, à sa manière, l'institution la plus stable de Paris. La Jeannette se fatiguait, depuis quelque temps ; elle le cachait mal, et une jeune femme des paniers, une nièce qu'elle avait fait venir de sa province quelques années plus tôt, avait pris l'habitude de tenir le banc les matins où la vieille toussait trop pour compter.

— Vous devriez rentrer, dit la nièce, ce matin-là. Je ferai la journée.

— Tu feras la journée, dit la Jeannette, mais tu ne feras pas les colonnes. La vente, ça s'apprend en un mois. Le reste, ça prend une vie, et encore.

— Apprenez-le-moi, alors.

— Je te l'apprends, dit la Jeannette. Tu ne t'en aperçois pas, c'est tout. On n'apprend jamais ces choses-là de face.

La nièce rit, tint le banc, et compta la vente ; et sans qu'aucune des deux y prît garde ce jour-là, elle porta pour la première fois, dans un coin du grand cahier de toile grise, deux ou trois lignes de la main d'une autre que la Jeannette — ce qui n'était jamais arrivé en quarante ans, et ce que je ne relève ici que parce que les legs, dans mon expérience, commencent toujours ainsi : par une main plus jeune qui écrit une ligne à la place d'une plus vieille, un jour où celle-ci a trop toussé pour la faire.

Il se trouva que Vaudreuil, ce même automne, passa par les Halles — il y passait encore, par habitude, comme on retourne sur les lieux d'un ancien travail — et qu'il s'arrêta au banc, du pas d'un homme qui ne s'arrête pas et qui s'arrête.

— Vous toussez, dit-il.

— Je vieillis, dit la Jeannette. C'est la même chose, en plus long. Et vous, on vous a rendu quelque chose à faire ?

— Une sottise de loyer. On me redonne des sottises, de temps en temps, pour que je ne rouille pas tout à fait.

— C'est déjà ça. Moi, on ne me redonne rien : je n'ai jamais rien rendu, alors on n'a rien à me remettre. — Elle le regarda de côté, de ce regard qu'elle gardait pour les gens de sa connaissance. — On dit qu'il se prépare quelque chose, monsieur Vaudreuil. Aux Halles, on le sent avant de le savoir. Le poisson se vend mal quand la ville a peur, et le poisson se vend mal cette semaine.

— On dit toujours qu'il se prépare quelque chose.

— On le dit toujours, dit la Jeannette, et c'est parce qu'on a toujours un peu raison. La ville est comme un vieux corps : elle a mal quelque part en permanence, seulement elle ne sait pas dire où avant que ça n'éclate. Moi je note où elle se plaint. La plupart du temps ça ne mène à rien ; et puis un jour la plainte était le bon endroit, et l'on découvre que le mal couvait là depuis des mois. — Elle toussa, se reprit. — Et il se prépare toujours quelque chose, monsieur Vaudreuil. C'est bien pour ça qu'on a raison de le dire. Un jour sur cent, on tombe juste, et ce jour-là on passe pour sorcière.

Il rit, la salua, s'en fut ; et il nota, le soir, qu'elle avait dit vrai sur le poisson, sans y attacher plus d'importance qu'à une remarque de vieille femme — car il ne savait pas encore, et elle non plus, qu'un cotre anglais avait mouillé au large d'une falaise, et que la peur qu'elle sentait à l'étal avait, à cent lieues de là, une cause qu'aucune des trois maisons de Paris n'avait encore su nommer.

Dans le même temps — car il faut bien que ce récit aille chercher, quai Malaquais puis rue des Postes, celui dont il tient une part de ses lumières —, un homme de cinquante-trois ans qui n'était plus rien dans aucune maison de police apprenait, comme tout le monde, à vivre sans elle.

Vaudreuil avait été mis à la pension le jour même où le ministère avait cessé d'exister ; on ne l'avait pas remercié pour un tort, ni même pour l'âge, mais parce qu'une maison qu'on supprime n'a plus de commis à garder, et qu'il s'était trouvé, ce jour-là, du mauvais côté de la porte qu'on fermait. Il n'en avait pas conçu d'amertume — l'amertume était un luxe de gens qui avaient cru que le service leur devait quelque chose —, mais il avait mis, à s'habituer, plus de temps qu'il ne l'aurait avoué.

Il se rappelait le jour même de la chose, en septembre de l'an dix. On ne l'avait pas convoqué, on ne lui avait rien signifié ; il l'avait appris comme il apprenait tout, de biais, par un huissier qui rangeait des cartons dans un couloir et qui lui avait dit, sans lever la tête :

— Vous pouvez laisser votre clef au concierge, monsieur Vaudreuil. Il paraît qu'il n'y aura plus de porte à ouvrir.

— Plus de porte ?

— On réunit la maison à la Justice. On dit que le citoyen ministre — pardon, l'ancien — a fait ses paquets hier. Les commis de son âge sont priés de faire les leurs.

*— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —*

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS · ÉDITION IMPRIMÉE

## Poursuivre « Le Complot de Cadoudal »

Cet ouvrage est disponible dès maintenant en édition imprimée à la commande (Broché ou Relié Collector) avec couverture texturée, blason or sur tranche et envoi international.

**Commander l'édition imprimée (Broché ou Relié Collector) →**

**Feuilleter les 80 éditions & recevoir le Vol. 0 complet OFFERT →**

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol29